

Licence de Sciences cognitives, 2000/01

La scientificité de la psychanalyse

Par Thierry MERLE

INTRODUCTION

La psychanalyse est-elle à la science ce que l'astrologie est à l'astronomie ? Le débat de la scientificité de la psychanalyse est essentiel pour le devenir de la psychologie car aucune autre discipline universitaire étudie l'Esprit humain dans son ensemble, c'est à dire en tenant compte de la subjectivité de l'individu. On devine que cette critique dépasse le cadre de la psychologie et s'étend sur toutes les autres sciences de l'Homme pour atteindre finalement un dilemme : faut-il récuser toute scientificité aux « sciences » qui étudient les faits humains parce que les modèles abstraits élaborés en sciences humaines sont invalides, ou semblent l'être ? Faut-il donc laisser l'étude de l'Esprit à la théologie au risque d'en faire un objet marginal aux yeux de la communauté scientifique ? Ou bien peut-on imaginer un « ordre » non rationnel (du moins au sens de la science actuelle) comme le suggère G.G. Granger sur lequel on puisse raisonner et déduire avec l'outillage de la pensée rationnelle ? Ces questions sont encore débattues aujourd'hui. Certains proposent de faire de la psychanalyse une herméneutique afin de lui conserver une place au sein des sciences. Il semble effectivement difficile de dégager de la théorie freudienne un critère de scientificité au sens généralement admis. A défaut de solution convaincante, nous nous contenterons de réfléchir au travers de ce qu'il est convenu d'appeler le « procès épistémologique de la psychanalyse », à sa nature réelle et à la place qu'il donne à la psychologie, menacée par la philosophie d'un côté et les neurosciences, avec leur réductionnisme inévitable, de l'autre.

Popper et Grunbaum ont montré que la psychanalyse ne satisfait pas les critères propres aux sciences dures l'obligeant donc à se redéfinir en tant que méthode plutôt que comme théorie générale du psychisme. Cette redéfinition a permis à la psychanalyse, comme à la psychologie, d'introduire un autre niveau d'analyse du psychique que celui de la description clinique des actes ou états mentaux et des émotions. Cette nouvelle perspective est d'ailleurs caractéristique de la démarche en sciences cognitives.

*
* *

Le procès épistémologique le plus célèbre a été celui de Popper qui refuse à la psychanalyse le statut de science parce qu'elle ne se donne pas les moyens de réfuter ses propres hypothèses. Cette critique découle de l'asymétrie entre confirmation et réfutation : paradoxalement, la seule façon de prouver qu'une théorie est vraie est d'essayer de prouver qu'elle est fausse. Effectivement, une conséquence vraie peut découler de prémisses vraies ou... fausses. On a ainsi cru que les saignées étaient un remède contre la peste (prémisse) car elles guérissaient parfois les malades (conséquence). En revanche, une conséquence fausse ne peut pas découler d'une prémisse vraie, si tel est le cas on doit conclure que la théorie est fausse (Si la théorie prétend que le temps doit être le même en tout point de l'espace et que ce n'est pas le cas alors la théorie est probablement fausse, du moins sous certaines conditions). C'est précisément cette « falsification » qui nous permet d'infirmer une théorie pour en découvrir une autre, plus explicative (la théorie de la relativité, la médecine...) Une science soucieuse de vérité tente donc d'infirmer ses théories pour les valider. Bien sûr

cette stratégie n'a de sens que pour un ensemble de théorie : on propose différentes théories compétitives que l'on soumet à des falsifications, celles qui n'y résistent pas sont éliminées de sorte que l'on « tend » vers une théorie « vraie » au sens logique. Dans le cas où la théorie est infalsifiable sa valeur de vérité est indéterminée c'est à dire qu'on ne peut pas dire si elle est vraie ou fausse ce n'est donc pas une science au sens formel. Selon Popper la psychanalyse est infalsifiable dans la mesure où elle ne s'en donne pas les moyens. On en trouve un premier exemple dans la notion de résistance (sens analytique). Freud postule l'existence de conflits entre diverses instances intrapsychiques qui se règlent généralement par le refoulement de l'une des parties. La plus part du temps ce mécanisme assure à l'organisme psychique son équilibre notamment en préservant son unité. Si une situation fait appel à un objet refoulé dont la réminiscence pourrait bouleverser l'équilibre de l'individu, le psychisme va se mobiliser afin que l'objet demeure inconscient : il résiste. Donc, nier, ou rejeter, une interprétation est considéré comme une forme de résistance puisque l'accepter pourrait potentiellement conduire à raviver l'élément refoulé. Dans ces conditions, rejeter l'interprétation de l'analyste est en fait considéré comme la preuve de sa validité... et si on ne la rejette pas c'est qu'on l'accepte donc, dans tous les cas, la proposition est tenue pour vraie sans qu'il soit possible de l'infirmer. Notons au passage que c'est l'argument qu'utilise Freud contre ses détracteurs : « (...) *la psychanalyse provoque chez ceux qui en entendent parler, la même résistance qu'elle provoque chez les malades. C'est de là que vient sans doute l'opposition si vive que notre discipline a le don d'exciter. Cette résistance prend du reste le masque de l'opposition intellectuelle et enfante des arguments analogues à ceux que nous écartons chez nos malades au moyen de la règle psychanalytique fondamentale*¹ ».

Ce n'est d'ailleurs pas le seul biais. La psychanalyse postule que le refoulement entraîne la naissance d'une résistance². Par conséquent, si l'analyste détecte, ou pense détecter, une résistance il risque d'en déduire l'existence d'un élément refoulé en relation avec le contexte de la cure or rien ne confirme cette hypothèse. En effet, une conséquence vraie (ici la résistance) peut découler d'une prémisse fausse (ici la présence du refoulé), autrement dit il peut y avoir résistance de la part du patient sans que l'on soit en présence d'un objet psychique refoulé. Si on ajoute à cela l'incapacité de la théorie psychanalytique à rendre compte de l'existence objective des résistances, on peut légitimement se demander si ces phénomènes psychiques ne sont par nés de la théorie censée les expliquer.

¹ S. Freud, In *Cinq leçon sur la psychanalyse*. p25. La règle psychanalytique fondamentale à laquelle Freud réfère est en fait une consigne : l'analysé doit dire absolument tout ce qui lui traverse l'esprit sans rien omettre. Lorsque sujet hésite, ou cherche à éluder le sujet, c'est qu'il « résiste » ce qui valide la présence d'un contenu refoulé, peut-être à la base de sa névrose. Finalement la pratique psychanalytique repose précisément sur la transgression de sa propre loi fondamentale.

² Freud affirme que les souvenirs pathogènes refoulés du patient sont concentriquement disposés autour d'un noyau central. C'est au fur et à mesure que l'on se rapproche de ce noyau que la résistance croît. S. Freud et J. Breuer, *Etudes sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 1956, p.233-234

La falsification de cette hypothèse consisterait à mettre en évidence l'absence de résistances³ chez un sujet refoulé puisqu'une conséquence fautive ne peut pas découler d'une prémisse vraie. Or c'est impossible : la théorie analytique concerne tous les individus humains⁴ et selon elle, on ne peut donc pas trouver un sujet sans résistances. D'autant plus que la résistance semble trouver sa justification en elle-même. En ce sens la psychanalyse ne se donne pas les moyens de réfuter ses propres hypothèses. L'impossibilité de falsification de la théorie psychanalytique tient de ce qu'elle procède à des justifications inductivistes et non causales. Or l'inductivisme semble s'adapter à n'importe quel comportement humain de sorte qu'il est impossible de trouver, ou d'imaginer, un cas qui mettrait en défaut la théorie. En conséquence la psychanalyse ne doit pas être considérée comme une science, d'une part parce qu'elle ne peut pas valider ses hypothèses et d'autre part parce qu'une théorie qui ne peut pas se remettre en question ne peut pas évoluer vers une vérité tangible.

*

Grunbaum en 1984 reprend et critique l'argumentation de Popper. En premier lieu Grunbaum souligne que Freud a fréquemment utilisé l'argument de réfutation. Il cite comme exemple l'hypothèse selon laquelle un amour homosexuel refoulé est la condition nécessaire pour la constitution d'un délire paranoïde. Freud avait été confronté à un cas où cette prédiction ne se vérifiait pas et avait envisagé que soit la patiente ne présentât pas de délire paranoïde, soit que l'hypothèse fut fautive. De plus, comme le souligne Grunbaum, si la psychanalyse pouvait dire tout ce qu'elle voulait sans jamais être contredite, on ne comprendrait pas pourquoi Freud aurait modifié certaines de ses hypothèses suite à des résultats contraires à ses attentes (cf. l'évolution de la topique freudienne, la naissance du Surmoi, les caractéristiques du Moi etc.). Grunbaum oriente donc sa critique sur l'interaction entre analyste et analysé.

La théorie postule que les refoulements sont la cause des symptômes névrotiques. L'idée de la cure analytique est donc de faire prendre conscience au patient de ses refoulements pour les éliminer et faire disparaître la névrose. Dans ce but, l'analyste invite son patient à dire tout ce qui lui traverse la tête avec, comme consigne, de ne rien omettre, ni rien déformer de ses pensées. Le médecin espère que l'analysé manquera à la règle ce qui constituerait un indice précieux sur la présence d'un refoulement. Le rôle de l'analyste est de repérer de telle situation puis d'en faire prendre conscience à son patient. Pour Grunbaum l'analyste dirige clairement l'attention du patient sur ce qu'il est censé découvrir de sorte que l'analysé sait ce qu'on attend de lui et peut donc tout à fait l'inventer, poussé par le désir de faire plaisir à son thérapeute. Freud reconnaît lui-même qu'il existe une soumission affective de la part de l'analysé qui revêt son médecin d'une grande autorité et a tendance à transformer les communications et conceptions de ce dernier en article de foi. En fin de compte Grunbaum considère qu'il existe une contamination des souvenirs du patient par les interprétations de l'analyste. Freud s'est défendu de cette critique en donnant pour preuve le succès thérapeutique : une prise de

³ En admettant que l'on puisse objectiver les résistances

⁴ S. Freud, *psychopathologie de la vie quotidienne*

conscience non authentique ne conduit pas à une guérison durable. Mais pour Grunbaum cet argument est irrecevable car il se base sur une convergence d'exemples positifs or la confirmation d'une théorie ne suffit pas à la valider. De plus certaines névroses semblent disparaître sans traitement analytique...

Grunbaum a également critiqué la théorie du rêve. La psychanalyse considère le rêve comme l'accomplissement des désirs refoulés du rêveur cependant, si les désirs refoulés deviennent conscients, on devrait observer une réduction des productions oniriques et ce n'est pas le cas. Si on choisit de maintenir la théorie des rêves de Freud, on doit conclure que les désirs refoulés produisent des rêves même lorsque le patient en est devenu conscient, il faut donc déduire que les refoulements peuvent être encore responsables des névroses même s'ils ont été levés mais dans ce cas la théorie psychanalytique s'écroule. Freud choisit de ne pas contredire sa thèse en incorporant dans sa théorie de telles réfutations : quelque soit le rêve on peut toujours le voir comme l'expression d'un refoulement de quelque chose. La psychanalyse retombe ici dans le travers que lui avait déjà reproché Popper.

Finalement, si l'interprétation de l'analyste est invérifiable alors la psychanalyse ne fait peut-être que donner du sens au vécu du patient, aidée par les constructions de l'analyste et cela semble suffire à la guérison. L'explication psychanalytique n'est pas une explication conforme à l'expérience mais simplement une explication acceptée. L'originalité de la critique de Wittgenstein est justement de retourner contre Freud l'argument des résistances suscitées par la psychanalyse. En fait l'analyse exercerait sur le sujet un charme « singulier », et non pas une résistance, parce qu'elle propose une réponse mystérieuse, quasi-mystique, sans être religieuse, à une question qui n'a en réalité aucune réponse scientifique. C'est pour cette raison que, toujours selon Wittgenstein, la psychanalyse ne doit pas être jugée à l'aune de la science.

La critique de Popper, appuyée par celle de Grunbaum, semble accablante pour la psychanalyse. Elle accuse la psychanalyse de produire une théorie qu'elle est incapable de valider, de ne pas tenir compte de l'influence de l'analyste sur son patient, de n'avoir jamais rendu crédible la fonction pathogène du refoulement, ni même celle de la valeur thérapeutique de la prise de conscience. Pour finir, la cruelle plume de Grunbaum détruit en quelques pages l'Interprétation des rêves, si importante pour Freud. Faut-il donc en conclure avec Grunbaum que la psychanalyse n'est qu'une mystification ? Il est en tout cas nécessaire de conserver un regard critique aussi bien sur la psychanalyse que sur les études qui la critique. C'est avec cet esprit que nous allons continuer notre interrogation. La logique nous enseigne que la négation d'une négation du vrai nous redonne du vrai. La contre réfutation est donc la voie par laquelle beaucoup ont réhabilité, avec plus ou moins de succès, la psychanalyse.

*

* *

Mais d'abord un petit mot concernant la spécificité de la psychanalyse. Pour Freud, la théorie se développe directement à partir de situation thérapeutique clinique et cherche à atteindre la réalité quotidienne. Autrement dit la psychanalyse ne cherche pas à établir des lois générales (comme n'importe qu'elle autre science) mais vise à atteindre des lois « technologiques » qui puissent être appliquées directement dans la vie quotidienne. Or la science ne procède pas de la même manière. Une théorie scientifique vise une réalité idéalisée et s'applique dans des conditions idéales qui sont rarement celles de la réalité quotidienne. La théorie générale doit donc être transformée en « *savoir technologique* » pour aboutir à la formation de lois technologiques qui s'appliquent dans la réalité quotidienne. Ces lois sont ensuite mises à l'épreuve par des expériences cliniques et des études de cas. Dans le cas de l'étude du psychisme il est impossible de se mettre dans des conditions idéales⁵ et de déduire des lois générales. Dans ces conditions la psychanalyse apparaît comme une méthode naturaliste unique dans la mesure où elle permet d'accéder à des profondeurs du psychisme inaccessibles aux autres méthodes. Il est intéressant de noter que Grunbaum et Popper négligent cette particularité dans leurs critiques.

Grunbaum exige de l'analyste qu'il soit impartial, que ses explications se fondent sur des critères scientifiques et publics afin de conférer à ses interprétations le statut d'explications véridiques. L'enjeu pour le médecin est donc de chercher une validation objective de son hypothèse clinique. Il est évident que si l'analyste attribue à son insu au psychisme inconscient du patient des constructions personnelles, la psychanalyse ne serait pas crédible et encore moins une science.

Supposer que l'on puisse valider expérimentalement une interprétation implique que l'analyste puisse extraire les mécanismes fondamentaux de la vie psychique de son patient et, selon un autre mécanisme formel, construire une interprétation. Mais Freud ne s'est jamais défini comme un « lecteur de pensée » c'est à dire qu'il n'existe pas de déterminisme mécanique qui produise une interprétation par conséquent il est impossible de chercher une validation objective de l'hypothèse clinique du médecin. Cet argument peut paraître facile mais relève pourtant des fondements de la psychanalyse. Grunbaum considère le rêve comme un objet objectivement donné dans le sommeil. Imaginons un instant un « *oniroscope* » qui puisse faire apparaître sur un écran mon rêve à partir d'enregistrements raffinés de mon activité cérébrale lorsque je dors. L'image à l'écran serait le contenu de mon rêve mais pas la pensée du rêve que j'ai. « *L'image serait ce que nous aurions tous sous les yeux, mais dont chacun, à part, envisagerait tel aspect, ou tel autre aspect, en fonction de ses dispositions* ». C'est un peu comme si Grunbaum demandait à la psychanalyse de décrire le fonctionnement de l'*oniroscope*. Mais l'engin n'est pas pertinent pour le psychanalyste qui s'intéresse, grâce à l'association libre, à ce que je pense de l'image onirique que je lui rapporte. La psychanalyse ne s'intéresse pas aux mécanismes biologiques du rêve à l'instar des neurologues, mais à son effet subjectif sur le patient. Reprocher à l'analyste de ne pas décrire les phénomènes de façon objective c'est se méprendre sur le but que cherche à

⁵ Il semble en effet impossible, pour des raisons aussi bien techniques qu'éthiques, de contrôler les facteurs psychologiques et biologiques du sujet.

atteindre la psychanalyse, lequel se trouve peut-être hors du champ rationnel. On rejoint l'une des difficultés bien connue de l'épistémologie : la tentative de connaissance scientifique des faits humains. Les modèles abstraits qui construisent la science sont rationnels, mais les comportements humains le sont-ils ? Les sciences de la nature ont été confrontées au même problème qui a été « résolu » en admettant tacitement (et vaguement) l'existence d'un « ordre » des phénomènes. Le biologiste fait « comme si » un organe était apparu pour réaliser telle fonction afin de guider sa recherche des déterminismes qui ont présidé à sa genèse. Ayant mis en évidence ces déterminismes, il pourra alors « oublier » son présupposé finaliste. Dans le cadre d'une « science » de l'Esprit humain, il est concevable que ces mêmes déterminismes ne puissent être mis en évidence de la même manière, du fait de leur caractère irrationnel.

D'un autre côté Grunbaum s'attaque à la pratique psychanalytique soulignant l'influence du médecin sur le patient ce qui a fait dire à Karl Kauss que « la psychanalyse est cette maladie de l'esprit dont elle prétend être la thérapie ». Cette critique nécessite de redéfinir l'activité de l'analyste en tant qu'observateur du fonctionnement psychique d'autrui. C'est d'ailleurs là une problématique essentielle de la psychanalyse. L'analyste et l'analysé ne sont pas dans une relation sujet / observateur mais dans une interaction déterminante dont les règles sont fixées par la théorie et applicable dans un environnement particulier : la cure. A l'intérieur de cet environnement, la méthode imaginée par Freud permet au psychanalyste de discriminer le contenu inconscient de son patient, du sien⁶. Dans ce cadre, l'interprétation conçue par l'analyste n'est pas tant un savoir hypothétique qu'un fait dont la véracité ne peut pas être soumise à des critères de validation scientifique externes à l'échange entre le psychanalyste et son patient. Il est important de souligner que l'explication psychanalytique n'est pas une hypothèse sur le psychisme du patient mais elle résulte de l'interaction psychique entre patient et analyste. La construction de l'interprétation est un objet psychique dont la vocation est de générer un effet sur le psychisme du patient. La réalité des événements vécus par le sujet n'est pas l'objet direct d'investigation, le psychanalyste cherche surtout à comprendre la logique propre de l'activité psychique de son patient. De sorte que l'argument d'adéquation (le « *tally argument* » de Freud à Grunbaum) ne vise pas à vérifier une hypothèse mais à évaluer les effets d'un acte de langage sur l'activité mentale du sujet. L'efficacité de la méthode que revendiquait Freud ne valide pas une hypothèse explicative générale comme Grunbaum l'attendait mais valide sa pratique sur des arguments cliniques. Finalement une partie des critiques de Grunbaum ou de Popper dénoncent plutôt une certaine ignorance de la nature et de l'objet de la psychanalyse, confondant une théorie de la pratique et une théorie scientifique du fonctionnement psychique.

⁶ se reporter à la notion de transfert, de contre transfert. En quelques mots, le transfert est le processus par lequel le patient projette sur l'analyste ses propres contenus inconscients (l'analyste devient son père ou sa mère par exemple) ce qui permet au patient de rejouer une scène qu'il ne peut plus vivre (soit parce que le père est mort ou le patient est adulte et ne peut pas se permettre de dire telle ou telle chose etc.). Le contre transfert désigne l'influence des contenus inconscients du patient sur l'inconscient de l'analyste de sorte qu'il est capital pour l'analyste de le prendre en compte (et donc d'être supervisé). Ces notions sont capitales dans la pratique psychanalytique ce qui témoigne de l'intérêt que Freud a porté quant à l'effet de suggestion. Rappelons que c'est aussi la raison qui l'a fait abandonné l'hypnose et créer la psychanalyse !

Toutefois ceci n'écarte pas complètement les critiques de Popper et de Grunbaum qui se reposent sur ce qui devraient pouvoir donner lieu à une objectivation : les mécanismes d'échange mis en jeu dans la situation psychanalytique⁷. Ces critiques n'invalident donc pas la pratique analytique mais demande aux analystes de préciser davantage leur méthode. D'autre part, il est peut être vain de demander à la psychanalyse de respecter les contraintes imposées par ses détracteurs dans la mesure où les objets de l'analyse sont des objets cliniques complexes (comme le refoulement par exemple) résultant de l'intégration d'un grand nombre d'opérations cognitives élémentaires. Or nos connaissances actuelles ne nous permettent pas de faire la liste exhaustive des opérations cognitives impliquées dans l'activité psychique humaine. La psychanalyse offre une méthode d'investigation unique du psychisme qui pourra peut-être un jour conduire à une théorie du psychisme satisfaisant tous les critères de scientificité. Quoiqu'il en soit, c'est donc bien comme une méthode naturaliste qu'il faut voir la psychanalyse et non comme une théorie générale du psychisme. Le problème de la scientificité de la théorie se transforme : il s'agit de déterminer comment les modèles scientifiques contemporains de l'esprit peuvent être compatibles avec la psychanalyse.

*

Certains auteurs ont proposé de voir la psychanalyse comme une science herméneutique. En sciences humaines on peut choisir de ne pas s'intéresser à la signification d'un comportement, néanmoins, il est des cas où la signification d'un comportement est capitale. L'herméneutique propose de considérer les faits observés comme un texte qu'il faut déchiffrer pour en saisir le sens caché. Il existe deux manières d'appréhender l'herméneutique, soit comme une théorie de l'intentionnalité (mais on rejoint la philosophie) soit comme une théorie interprétative, c'est le cas de la psychanalyse. Le critère de validation d'une herméneutique est sa capacité à rendre compte d'un grand nombre de phénomènes ce qui implique d'en reconnaître l'articulation sous jacente. C'est donc naturellement que certains auteurs, dont Ricoeur, ont vu dans la psychanalyse une herméneutique mais ce point de vue a été réfuté, notamment par Grunbaum : Si la signification des faits psychiques ne se laisse pas réduire à des mécanismes biologiques et psychologiques, il n'en va pas de même de la construction d'une interprétation. Celle-ci doit être formalisée, c'est à dire qu'elle n'est pas, et ne doit pas être, une « interprétation » au sens de l'herméneutique. D'autres auteurs (Ladrière, Georgieff) en concluent qu'il faut peut-être renoncer à réserver une

⁷ M, Jeannerod & N, Georgieff *In psychanalyse et sciences*.

place à une science de type herméneutique pour lui reconnaître un statut transitoire, c'est à dire considérer la psychanalyse comme une étape vers la formulation d'une théorie formelle du psychisme.

*

* *

CONCLUSION

La confrontation entre science et psychanalyse est donc sans issue puisque la première juge la pratique de la seconde selon ses propres critères qui, on l'a vu, sont inadaptés. La psychanalyse n'est donc pas une science qui aurait engendrée une théorie de la vie psychique mais elle est une méthode, une pratique intersubjective dont l'objectif est d'induire des transformations de la vie psychique du sujet dans un but thérapeutique.

La critique épistémologique de la psychanalyse conduit l'analyste à s'interroger sur la possibilité d'objectiver, par la démarche scientifique, l'interaction avec son patient et la formation de ses constructions (interprétations). Mais, à mon sens, la psychanalyse apporte plus encore à la science en tant qu'elle offre des faits nouveaux, décrit des propriétés de l'esprit et génère des processus spécifiques dont la prise en compte est susceptible d'enrichir la compréhension générale de l'esprit. La psychanalyse ouvre un champ d'investigation aux sciences de l'esprit limitant ainsi l'effet nihiliste du réductionnisme biologique incarné par les neurosciences. La démarche des sciences cognitives apparaît un peu comme une réponse à ce débat puisqu'elle se fixe, entre autre, de déterminer le « comment » de la compatibilité entre modèle scientifique et psychanalyse, ou psychologie.

Bibliographie

Bouveresse, R « *Trois critiques de la scientificité de la psychanalyse : Popper, Grunbaum, Wittgenstein* »

Freud, S *Cinq leçon sur la psychanalyse*. Payot : 1998

Jeannerod, M & Georgieff, N. “*Psychanalyse et sciences*”. ISC Working paper 2000-4

P H Castel *L'interprétation du rêve de Freud. Une philosophie de l'esprit inconscient*, PUF, Paris, 1998

G.G. Granger, *Epistemologie*, In Encyclopédie Universalis 8-570

J. Ladriere, *Sciences et discours rationnels* In Encyclopédie Universalis 20-724